

Kagemusha d'Akira Kurosawa

***Kagemusha*, Japon, 1980, 179 minutes**

Maurice Elia

Numéro 179, juillet–août 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/49648ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

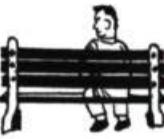
0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Elia, M. (1995). Compte rendu de [Kagemusha d'Akira Kurosawa / *Kagemusha*, Japon, 1980, 179 minutes]. *Séquences*, (179), 39–39.



KAGEMUSHA

d'AKIRA KUROSAWA

À la veille de sa mort, Shingen Takeda, soucieux de l'avenir de son clan, souhaite en dernière volonté que son décès ne soit pas révélé avant trois ans. Les seigneurs les plus puissants du clan Takeda se serviront alors du double de Shingen pour obéir à ses dernières paroles. Les vassaux de Shingen seront soumis à de dures épreuves au cours de leur combat désespéré pour la survie du clan Takeda. Quant à l'homme destiné à agir comme l'ombre du grand Shingen, son existence ne sera pas de tout repos : c'est un voleur de grands chemins qui a échappé au supplice en raison de sa ressemblance physique avec le chef de la puissante famille guerrière.

D'une splendeur thématique et esthétique confondante, le film d'Akira Kurosawa nous plonge dans les guerres interminables et sanglantes que se livraient jadis les seigneurs japonais pour la conquête du pouvoir absolu, et cela au travers d'une histoire tout à fait curieuse. Le sosie du chef jouera si parfaitement son rôle qu'il éprouvera peu à peu une attirance intime pour son illustre modèle, ce qui le conduira à le retrouver dans la mort, au terme de péripéties d'une richesse telle qu'il serait présomptueux de vouloir les résumer.

Par bien des aspects, *Kagemusha* fait songer aux romans de la Table Ronde. C'est une sorte de conte héroïque et picaresque, empreint d'une truculente ironie qui débouche à plusieurs reprises (au cours de ses trois heures de projection) sur de fabuleux moments de poésie.

L'extraordinaire stylisation de la bataille finale (tout en demeurant essentiellement japonaise) rappelle, comme l'ont souligné plus d'un critique, les beaux moments d'*Alexandre Nevsky* (1938) d'Eisenstein, ou quelques séquences du plus récent *Lancelot du Lac* (1974) de Robert Bresson. C'est une apo-



Au centre, Tatsuya Yamazaki

théose funèbre d'une merveilleuse puissance. La nuit, sur une plaine jonchée de cadavres, il y a, couchés dans l'herbe, ceux, cuirassés de noir, qui combattaient sous le signe du vent; ceux, habillés de vert, qui appartenaient aux cohortes de la forêt; enfin ceux, vêtus de tuniques rouges, qui étaient les soldats du feu. De temps à autre, on voit un blessé se relever, brandir son oriflamme, faire quelques pas, puis s'effondrer. Sur le ciel pourpre, les pattes de chevaux abattus dessinent d'étranges arabesques. Et soudain, à travers les roseaux, un homme hagard contemple le désastre. Puis, saisissant sa lance, se rue vers l'ennemi. Il est alors mortellement atteint et se laisse glisser dans les eaux du lac. C'est le sosie du chef, dont l'âme retrouvera celle de celui qui fut son seigneur, et dont il fut, pendant trois ans, le «kagemusha», le guerrier-ombre.

Akira Kurosawa a soixante-dix ans en 1980, lorsque *Kagemusha* est présenté au Festival de Cannes. C'est son vingt-septième film, le premier qu'il ait tourné au Japon depuis *Dodes Kaden* dix ans plus tôt. L'ampleur et le coût de production ont nécessité l'apport de capitaux américains, l'amitié agissante de Francis Ford Coppola et de George Lucas. Le film a été tourné dans des châteaux historiques avec des pièces de musée. Plusieurs centaines de figurants et deux cents cavaliers ont été choisis parmi quinze mille candidats. Il fallait tout mettre en œuvre pour donner à cette œuvre le souffle épique dont elle avait besoin.

Œuvre capitale où les cris et la fureur des fresques historiques se mêlent à une méditation sur l'ambition, le pouvoir et les arcanes de ce qu'on appelle plus communément l'identité.

D'autres y ont trouvé des élans shakespeariens. Il est vrai que dans *Kagemusha*, tout évoque l'auteur du cycle tumultueux des «Henry» et des «Richard». Le grand cinéaste japonais parvient à faire sourdre son humanisme tragique avec une pudeur et une subtilité déchirantes, assez proches de certains drames de Shakespeare.

C'est que Kurosawa a réussi à aborder avec son film différents thèmes : l'identification du Même et de l'Autre, la nécessaire complémentarité du peuple et de l'aristocratie, la fidélité à l'idée qu'on se fait de soi-même et dont le sacrifice suprême constitue la garantie. Le film, en outre, est d'une beauté et d'une rigueur étonnantes, avec d'incessantes péripéties, une compréhension toute intérieure des personnages et ce sens du tragique propre à Kurosawa qui démontre encore une fois qu'il est l'un des rares grands réalisateurs à avoir conservé avec son passé national des rapports vivants et pleinement créateurs. Shingen Takeda et le Kagemusha, a-t-il d'ailleurs lui-même déclaré, seraient d'excellents exemples pour «les hommes politiques hypocrites du Japon d'aujourd'hui.»

Maurice Elia

KAGEMUSHA

Réal.: Akira Kurosawa — Scén.: Akira Kurosawa, Masato Ide — Phot.: Takao Saito, Masaharu Ueda — Mus.: Shinichiro Ikebe — Décors: Yoshiro Muraki — Int.: Tatsuya Nakadai (Shingen Takeda et son double, le Kagemusha), Tsutomu Yamazaki (le frère cadet de Shingen Takeda), Kenichi Hagiwara (le fils de Shingen Takeda), Hideji Otaki (le chef des armées du clan Takeda), Daisuke Ryu (le seigneur des territoires de l'ouest), Tetsuo Yamashita (son aide de camp) — Prod.: Toho Co. Ltd. et Kurosawa Productions — Japon — 1980 — 179 minutes.